

Le jour où mon meilleur ami fut arrêté pour le meurtre de sa femme restera à jamais gravé dans ma mémoire.

Nous étions le vingt et un décembre. Il était dix-sept heures cinquante-neuf et il faisait noir depuis un moment déjà, ce qui était normal puisque nous vivions la journée la plus courte de l'année.

Je me terrais dans la chaleur de la maison à deux étages que je partageais avec la femme de ma vie. Où d'autre aurais-je pu me trouver, en cette heure où la plupart des gens passaient au mode coconnage ? Il faisait un froid de canard, ma conjointe travaillait jusqu'à minuit, je n'avais aucun enfant à trimbaler au hockey ou au ballet jazz, il y avait belle lurette que je ne rentabilisais plus mon abonnement au centre sportif du coin et mes parents étaient décédés bien avant de perdre leurs capacités cognitives, m'épargnant de ce fait le rôle de proche aidant.

Je ne m'étais pas présenté au boulot ce matin-là. Lorsque vous travaillez comme préposé aux bénéficiaires dans une résidence pour aînés, personne ne se méfie si vous affirmez avoir attrapé un virus. Je me sentais pourtant fébrile, voire tourmenté au terme de l'éprouvante douzaine d'heures que je venais de passer, et mon seul réconfort se trouvait dans le fait que cette journée tirait à sa fin.

J'avais expédié quelques gousses d'ail hachées sur la surface brûlante d'un poêlon de fonte, où grésillait déjà une généreuse motte de beurre. L'ail, sous le choc, avait protesté, ce qui ne m'avait pas empêché de le mélanger au gras ardent avec l'indifférence d'un bourreau. La recette trouvée sur le site Web de Ricardo était on ne peut plus explicite : « L'ail doit devenir translucide, mais ne doit pas brunir. » J'étais déterminé à faire honneur à cette consigne ; tâche complexe pour un homme comme moi, dont la capacité d'attention égalait celle d'un chihuahua gavé d'amphétamines.

Dans le salon, le téléviseur était allumé. Mes tympans ont capté les premières notes de l'indicatif musical du téléjournal, mais je me suis efforcé de ne pas me laisser distraire par les grands titres. J'allais réussir à la perfection ces linguines à l'aïoli, point à la ligne. Il faudrait plus qu'un ramassis de mauvaises nouvelles pour me détourner de cet objectif !

Ma ferme résolution a toutefois été mise à mal par l'une de ces chaînes de pensées typiques de ceux qui, comme moi, souffrent d'un trouble déficitaire de l'attention. La « Glissade » – c'est

ainsi que je désignais mes moments d'égarement, quand je passais d'un point A à un point Z sans même m'en apercevoir – a été activée par l'odeur de l'ail sauté. Je m'y suis laissé happer malgré mes bonnes intentions, une fois de plus.

*Qu'est-ce que ça sent bon...*

*Espérons que je ne ferai pas tout brûler.*

*Suffit de rester ici et de ne pas quitter le poêlon des yeux.*

*Reste, Sébastien, reste ! Bon chien !*

*N'empêche qu'ils me donnent soif, ces arômes...*

*Où est le verre de blanc que je me suis servi tout à l'heure ?*

*Sur un meuble, au salon.*

*D'ailleurs, il faudrait que je l'époussette, celui-là. Ça fait au moins une semaine que Béatrice m'a demandé de le faire...*

*Pas ce soir. Faire du ménage est la dernière chose dont j'ai envie en ce moment.*

*Boire, par contre, je veux bien !*

Oubliant ma résolution de rester devant le poêlon quoi qu'il m'en coûte, j'ai délaissé mon poste de travail et traversé le salon pour récupérer la coupe, qui trônait en périphérie de

la télévision. Deux gorgées du précieux nectar ont suivi le tracé de mon œsophage.

C'est à cet instant que le visage d'Aurélie est apparu à l'écran, tel un diable sortant de sa boîte. Il s'agissait de la photographie qu'elle utilisait sur son profil Facebook, une image qui faisait honneur à tout ce que cette femme avait de perturbant. Le titre qui l'accompagnait m'a fait l'effet d'un coup de genou dans les testicules.

« Drame conjugal à Lac-Saint-Charles : un homme abat son épouse et se livre aux policiers »

Ma respiration s'est brusquement interrompue. Une sensation d'engourdissement a gagné chacun de mes membres, désactivant toutes mes facultés mentales. J'étais figé comme une statue.

Il ne pouvait s'agir que d'une erreur. J'avais probablement mal lu – non, j'avais *forcément* mal lu. Qu'est-ce que c'était que cette histoire ?

– C'est ici, expliquait le journaliste en recoiffant une mèche rebelle qui n'existait que dans son imagination, qu'Aurélie Lapierre a connu une fin tragique aux mains de son mari, David Théberge. Peu après dix-sept heures ce soir, la police a reçu un appel de ce dernier, qui affirmait avoir tué sa femme avec...

Abasourdi, je me suis laissé choir sur le canapé derrière moi, mon cerveau refusant d'assimiler ce qui lui était donné d'entendre. Je contemplais sans vraiment les voir les images qui défilaient devant mes yeux : le reflet des gyrophares sur les murs de la maison dont j'avais si souvent franchi la porte, le sapin de Noël qui brillait de tous ses feux sous sa prison verglacée, des égoportraits d'Aurélié prélevés sur les réseaux sociaux qu'elle fréquentait compulsivement... Et surtout, surtout, David. Mon meilleur ami depuis plus de trente ans, sortant de chez lui les mains menottées derrière le dos, son visage à peine camouflé par un capuchon mal rabattu, avec une expression qui m'a glacé le sang, une sorte de croisement entre l'ahurissement et la résignation.

Une question a alors rebondi dans mon esprit telle une balle de ping-pong que je ne pouvais ni arrêter ni diriger : comment David avait-il réussi à se mettre dans cette situation ?

Une exhalaison désagréable m'a tiré de ma torpeur. J'ai couru vers la cuisine en émettant un chapelet de jurons qui, des siècles plus tôt, m'auraient fait encourir l'excommunication. L'ail avait depuis longtemps franchi la frontière entre la translucidité et la carbonisation. Ricardo et ses sbires m'auraient mis au pilori, sans l'ombre d'un doute, s'ils étaient entrés dans la pièce à cet instant. J'ai empoigné la poêle pour la jeter dans l'évier et l'emplir d'eau. Un crépitement magistral s'est fait entendre, suivi d'une bouffée de vapeur âcre qui m'a saisi à la gorge. Je suis

resté debout devant l'évier, tentant d'ignorer la voix du rapace qui tonitruait en arrière-plan à grand renfort d'hyperboles :

– Le suspect de quarante-trois ans, un homme apparemment sans histoire, aurait lui-même contacté les autorités pour confesser ce crime sordide, alléguant – sans toutefois s'expliquer davantage – qu'il n'en pouvait plus. Bien que les policiers n'aient pas encore fait de déclaration officielle, nous savons de source sûre que la victime a été abattue à l'aide de la carabine que son conjoint utilisait pour la chasse. Les informations recueillies jusqu'à maintenant semblent d'ailleurs indiquer que...

Je suis retourné au salon, où m'attendait une version pixélisée d'Aurélie affublée de la grotesque casquette à carreaux qu'elle portait lors de ces fins de semaine bénies où la pratique de la chasse l'éloignait de son domicile. La fumée et les relents d'ail brûlé planaient dans l'air comme une malédiction grisâtre. Mon regard était rivé à celui du détritrus humain qui me narguait depuis l'au-delà.

« Même la mort ne m'empêchera pas de le faire chier », affirmait sa mimique amusée.

La télécommande s'est retrouvée au creux de ma main, puis l'écran est redevenu noir, mettant un terme à l'inférieure ritournelle du téléviseur. Je ne pouvais supporter d'en entendre davantage, d'autant plus que l'abruti de journaliste avait tout faux, du début à la fin.

Premièrement, la carabine n'appartenait pas à David, mais à la femme contre qui elle avait été retournée. David était incapable de blesser la plus idiote des mouches et éprouvait une terreur presque irrationnelle à l'idée d'être victime d'une balle perdue, ce qui réduisait à zéro son engouement pour la chasse. Aurélie avait bien tenté de l'intéresser à ce loisir, se faisant au passage un devoir de ridiculiser ses craintes, avant de se lasser de la peur carabinée – désolé pour le jeu de mots facile – qu'inspiraient les armes à son mari. Il s'agissait d'ailleurs de la seule exception au contrôle qu'elle exerçait sur ce dernier ; une anomalie surprenante dans leur parcours tordu.

Deuxièmement, mon meilleur ami n'était pas un homme sans histoire. Il ne l'avait jamais été, d'aussi loin que je me rappelais. Et à en juger par ce reportage, il n'était pas à la veille de le devenir.

Troisièmement, il y avait plus d'une victime dans ce drame, pas seulement celle que le reporter venait de désigner. Mais comment aurait-il pu avoir la moindre idée de ce que David avait subi entre les murs de cette maison assiégée par les caméras ? Aurélie était morte, soit, mais elle avait eu le temps d'infliger deux décennies de cruauté mentale débiliteuse à son mari. Elle s'était appliquée à le réduire à néant, telle une gamine sadique qui capture des insectes pour leur arracher les pattes et les ailes, une par une, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'un tronc remuant sur place.

Deux personnes étaient mortes au cours de cette union. La première, c'était David. Son âme s'était nécrosée progressivement et aussi sûrement que la cirrhose dans le foie d'un ivrogne. Pas étonnant qu'il ait mentionné aux policiers qu'il n'en pouvait plus...

Et finalement, malgré ce que David venait d'affirmer aux forces de l'ordre, je savais de source sûre qu'il n'avait pas tué la salope qui lui empoisonnait l'existence. Comment pouvais-je en être à ce point convaincu ? Parce j'étais celui qui avait appuyé sur la détente moins de deux heures auparavant.



Plus tard – beaucoup plus tard, lorsque je disposerais enfin d'un peu de recul sur cette histoire –, j'en viendrais à me dire que le courriel reçu ce matin-là n'avait été, au fond, que l'inévitable détonateur d'une bombe à retardement construite avec patience, une pièce à la fois, semaine après semaine, année après année. Au point où j'en étais, je détestais Aurélie avec tant de véhémence que n'importe quelle nouvelle bassesse de sa part aurait pu me pousser à l'irréparable. Il n'en restait pas moins que c'était le contenu de ce foutu message qui avait fait office d'élément déclencheur, et de manière magistrale.

*Elle va le payer*, m'étais-je juré pour la seconde fois depuis ce jour maudit où elle était entrée dans la vie de David.

Mission accomplie.

Certaines personnes semblent venir au monde avec une cible dans le dos. Quoi qu'elles fassent et disent, qu'elles se

défendent ou se soumettent, on les retrouve invariablement avec une flopée de flèches entre les omoplates.

David faisait partie de cette espèce, et ce, depuis la nuit des temps. Son mariage, s'il était possible de considérer comme tel sa relation avec Aurélie, n'avait été que l'ultime consécration de cette indéniable fatalité.

Ma rencontre avec David datait d'une époque où je n'avais pas encore matière à me raser, une caractéristique assez répandue chez les garçons de onze ans. Celui qui deviendrait un jour mon plus grand ami, en revanche, avait déjà plus que l'ombre d'un duvet sur la lèvre supérieure, des favoris à la jonction des mâchoires et plusieurs poils foncés sur les avant-bras, résultat d'une puberté précoce que devaient lui envier les petits cons imberbes qui s'acharnaient sur lui comme les dix plaies d'Égypte. L'être humain ayant la fâcheuse manie de se moquer de la différence, cette particularité lui avait mérité le surnom d'« Ours Mal Léché » à l'école. Il y en avait eu plusieurs autres, la plupart d'entre eux considérablement plus avilissants.

« Nez de Cochon », d'abord, en référence à son appendice nasal qui, en toute objectivité, avait effectivement l'aspect large et aplati du groin porcine. On l'accompagnait habituellement du grognement distinctif de cet animal, dans l'éventualité où la référence n'aurait pas été suffisamment limpide.

« Petite Tête », aussi, David ayant été l'éternel dernier de classe – une tare impossible à manquer à cette époque où les professeurs remettaient les examens corrigés en ordre décroissant, au vu et au su de tous. La parade des élèves débutait par le couronnement des meilleurs et se concluait par la consécration des cancre, dont Petite Tête... je veux dire, *David*, faisait invariablement partie.

Mon ami était doté d'une intelligence pratique et d'une étendue de connaissances qu'aurait dû lui envier la majorité de ses pairs, mais son esprit s'embrouillait devant les chiffres, les lettres, les mappemondes et autres emmerdes académiques qui n'avaient pas leur pareil pour lui faire mordre la poussière. De là à affirmer qu'il n'avait pas de cervelle, la ligne à franchir était mince, et nombreux étaient ceux qui l'avaient enjambée sans hésitation.

Venait ensuite « Gros Plein de Soupe », pour des raisons dénuées de tout lien avec le potage. David avait tendance à faire de la brioche, conséquence prévisible d'une alimentation basée sur les pâtisseries industrielles, les sandwiches au saucisson de Bologne et les boissons prétendument fruitées. Sa mère souhaitait probablement mettre un peu de dopamine dans la boîte à lunch de son fils unique, qu'elle savait torturé du lundi au vendredi entre huit heures et quinze heures trente. Même s'il s'agissait d'une intention louable, la méchanceté subie par David avait été proportionnelle à l'expansion de ses courbes.

Bien sûr, l'inévitable « Tapette » figurait sur cette édifiante liste, dans toutes ses variantes. Je dis « bien sûr », car dans l'esprit de garçons issus d'une génération où la notion même de stéréotype de genre en aurait fait rigoler plus d'un, tout mâle digne de ce nom se devait de détenir la capacité innée de lancer un ballon sans difficulté. Une inhabileté qui, suivant cette logique tordue, ne pouvait être attribuable qu'à une pratique régulière de la sodomie ou de la fellation. Voire des deux. Et puisque David avait autant d'aptitudes en sport qu'en dictée...

Ah, j'allais oublier, il y avait aussi « Théberge l'Asperge ». Pas le plus vilain du lot, j'en conviens. Il était même plutôt bénin comparativement aux autres. Il avait bien fallu trouver une insulte rimant avec son nom de famille, et c'est ce que ses harceleurs, dans leur incommensurable finesse d'esprit, avaient inventé de mieux. Ce surnom, contrairement aux précédents, David arrivait à le prendre avec un grain de sel.

– Tu imagines, je suis probablement le seul gros dans toute l'histoire de l'humanité à se faire traiter d'asperge ! m'avait-il un jour déclaré.

Comme si les insultes n'étaient pas suffisantes, les rumeurs les plus absurdes circulaient en abondance sur le compte de David, augmentant son temps de présence sous le cruel feu des projecteurs et faisant de lui un inépuisable objet de curiosité. Pourquoi était-il aussi velu ? À quoi attribuer son incapacité à réussir un panier au basketball ? Combien de jours survivrait-il

sans sa ration quotidienne de roulés suisses et de pouding au chocolat ?

L'absence d'une figure paternelle dans sa vie excitait particulièrement l'appétit des autres enfants, qui se répandaient en spéculations délirantes afin d'en expliquer la cause. Certains affirmaient que son géniteur était un dangereux motard en cavale ; d'autres, qu'il avait emprunté le chemin de l'hôpital psychiatrique dans une camisole de force. Tous s'entendaient pour dire qu'il avait pris la poudre d'escampette dès l'instant où ses yeux s'étaient posés sur le porcelet qui lui servait de progéniture.

À l'adolescence, âge où trop de garçons se font un devoir d'être aussi grivois que possible, les plus hardis étaient même allés jusqu'à prétendre que la mère de David était une actrice porno et que son fils avait été conçu lors d'une scène de partouze, ce qui compliquait considérablement l'identification de la semence responsable de sa création.

Ces divagations n'avaient ni sens ni fondement, bien entendu. Mon meilleur ami était en réalité le fils d'un comptable décédé d'une leucémie foudroyante trois semaines avant sa naissance. Pourtant, personne ne se gênait pour les répandre à qui mieux mieux, ajoutant la calomnie à la blessure de grandir sans père.

David n'avait cependant pas toujours été mon meilleur ami, bien au contraire. Enfant, je n'aurais d'ailleurs jamais

cru qu'il en viendrait à porter ce titre, et encore moins qu'il le conserverait pendant plus de trois décennies. Car même si David feignait de ne pas s'en souvenir, et que j'aurais tout fait pour effacer ce détail de ma mémoire, j'avais, à une certaine époque, fait partie de ses tourmenteurs.

Du moins, d'une certaine manière.

Aucune insulte n'était passée de mes lèvres à ses oreilles.

Mes mains s'étaient abstenues d'agripper son chandail pour le secouer comme un prunier.

Baisser son short devant les filles au gymnase, dans l'objectif de déclencher une vague de fous rires et de couinements affolés ? Très peu pour moi.

Personne ne m'avait surpris à le coincer contre une clôture pour le simple plaisir de voir trembloter sa lèvre inférieure, tout comme je n'avais jamais agrémenté ses journées de petites attentions qui faisaient toute la différence, qu'il s'agisse de barbouiller ses livres de classe de graffitis obscènes ou de piétiner sa collation de l'après-midi.

Il me manquait la méchanceté et la témérité nécessaires pour faire partie des intimidateurs de ligues majeures. De toute façon, je ne voyais pas l'intérêt d'infliger des souffrances supplémentaires à ce pauvre garçon qui, d'aussi loin que je

pouvais me souvenir, n'avait rien fait pour mériter pareil traitement.

Pour être honnête, ma contribution aux persécutions dont David avait fait l'objet s'était révélée beaucoup plus insidieuse. Elle s'était résumée à engraisser les rangs de ceux qui se bidonnaient chaque fois qu'un fils de pute faisait ses griffes sur l'Ours Mal Léché – c'est-à-dire, plusieurs fois par jour. Gilligan et ses joyeux naufragés avaient leurs rires en boîte, qui indiquaient aux téléspectateurs que le moment était venu de s'esclaffer. L'enfance de David, grâce à des imbéciles comme moi, avait été ponctuée du même effet sonore en arrière-plan, et le résultat n'était guère plus édifiant.

J'étais conscient, dans les limites de la lucidité dont peut se prévaloir un gamin de cet âge, qu'il n'y avait pas de quoi se bidonner, que j'encourageais ceux qui se prêtaient à ces actes odieux et qu'il aurait été préférable de prendre la défense de David, celui-ci étant manifestement incapable de riposter. Je n'en avais pas moins continué à rigoler avec la masse, en dépit du malaise croissant que j'éprouvais à me comporter de la sorte.

Pourquoi avais-je choisi d'agir ainsi ? La réponse est fort simple : je n'étais ni grand ni costaud. La perspective d'être rossé par plus fort que moi – ce qui, à mes yeux, représentait quatre-vingt-dix pour cent de la population masculine de l'école – me liquéfiait sur place, supplantant la morale, la raison et la compassion. La dernière chose dont j'avais envie était de me retrouver dans le rôle du martyr, surtout lorsque je voyais

le sort réservé à celui qui occupait déjà cette fonction. Participer à l'hilarité générale me semblait beaucoup plus sécuritaire.

En d'autres mots, j'avais été un poltron. J'avais ri de David avec les autres, de la maternelle jusqu'à la sixième année.

Ri jaune, peut-être. Mais ri quand même.

Jusqu'au jour où j'avais décidé que je ne rirais plus.



– As-tu écouté les nouvelles ? C’est épouvantable !

La voix de Béatrice a retenti, aussi stridente qu’une bouilloire à l’apogée de ses souffrances, et j’ai décollé mon pavillon du cellulaire. La femme avec qui je partageais ma vie pouvait faire preuve d’une rationalité presque froide, notamment lorsqu’elle faisait face aux aléas de son quotidien d’infirmière. Or, son émotivité était tout aussi vive, un trait de caractère auquel nos dix années de concubinage m’avaient exposé plus d’une fois.

– Oui, je viens d’éteindre la télé, ai-je dit au terme d’une interminable déglutition. C’est vraiment... épouvantable, en effet, c’est le mot.

– Je ne peux pas y croire, Sébastien. Je ne peux tout simplement pas y croire !

– Moi non plus...

Ma réponse n'avait rien d'un mensonge. J'avais consacré la dernière heure à effectuer un nombre incalculable d'allers-retours dans la Glissade, et j'étais littéralement en état de choc. Il me fallait non seulement absorber une réalité dont je ne me serais jamais cru capable – *Moi, commettre un meurtre ? Et quoi ensuite ? Justin Trudeau avec une colonne vertébrale ?* –, mais aussi encaisser le fait que David avait revendiqué la paternité d'un délit qui, j'en savais quelque chose, ne comportait aucune trace de son ADN. La situation échappait à toute logique.

Pourtant, j'avais tout fait pour le mettre à l'abri des soupçons. J'avais brisé un carreau de la porte arrière de sa maison et répandu au sol le contenu du sac à main d'Aurélie, dont j'avais volé le portefeuille pour simuler l'une de ces entrées par effraction qui virent à la catastrophe. Le scénario était plausible : Aurélie avait pour habitude de payer ses emplettes à l'aide de liasses de billets qu'elle exhibait grossièrement aux yeux des commerçants, affichant une richesse factice dans le but d'épater la galerie. N'importe quel toxicomane en manque aurait pu remarquer ce détail, la suivre chez elle et lui faire la peau. Aurélie n'avait rien d'une victime passive et aurait certainement résisté. Le subterfuge avait cependant échappé aux policiers, ce dont je ne pouvais les blâmer puisque David avait transformé un tragique cambriolage en crime passionnel de série B.

Quelle mouche l'avait piqué ? Je lui avais offert sa liberté sur un plateau d'argent, et il avait trouvé le moyen de tout faire foirer !

Béatrice a renflé au bout du fil, ce qui m'a pris au dépourvu. Je n'avais jamais su comment réagir devant les effusions de larmes, et ce n'était certainement pas aujourd'hui que j'allais me découvrir des aptitudes dans le domaine, mes pensées ayant d'autres chats bien plus costauds à fouetter. J'ai donc appliqué ma méthode de prédilection dans ce type de situation : me taire et attendre que ça passe, en espérant que Béatrice n'en aurait pas pour longtemps. La stratégie a porté fruit, puisqu'elle a fini par murmurer, non sans s'être mouchée d'abord :

– Tu crois qu'on aurait dû savoir que ça se préparait ?

Sa réplique m'a décontenancé, et je me suis reproché de ne pas avoir prévu de réparties à toutes les questions qu'elle pourrait se poser. Pourtant, j'aurais dû me douter que ma partenaire de vie, une femme aussi logique que sensible, ne resterait pas sans réaction. J'avais le mensonge en horreur, c'était notoire, et mes compétences en la matière étaient minables. Que pouvais-je lui répondre ? *Eh bien, pour être honnête avec toi, oui, je l'ai vu venir, le coup. Je l'ai tellement vu venir que c'est moi qui ai patienté dans l'obscurité de leur chambre à coucher jusqu'à ce qu'Aurélie rentre du travail et que...*

– Bien sûr que non, ai-je affirmé de mon ton le plus apaisant. Ça n'allait pas entre eux, on le savait depuis longtemps, mais de là à prédire ce qui est arrivé...

– Tu en es certain ? a-t-elle insisté.

– J'en suis convaincu. Par contre...

– Par contre ?

– Vu comment elle se comportait avec lui... peut-être qu'il s'agissait d'une... eh bien, d'une conclusion prévisible ?

J'ai aussitôt regretté d'avoir émis cette hypothèse. Celle avec qui j'avais toujours tout partagé – une règle à laquelle figurerait désormais une exception béante – a cessé de pleurer. Une pause glaciale et inconfortable s'est installée à l'autre bout du fil.

– Tu es encore là, mon amour ? me suis-je risqué.

– J'ai dû mal entendre. Une *conclusion prévisible* ? Qu'est-ce que tu veux dire, Sébastien ?

Nous venions d'entrer dans une zone à risque. J'ai acheté du temps en éclaircissant ma voix d'un toussotement sec, auquel les relents d'ail calciné n'étaient certainement pas étrangers.

– Je veux dire que... Voyons, Béatrice, tu sais qu'Aurélié traitait David comme de la merde ! Nous en avons suffisamment parlé tous les deux pour que tu...

– Ça excuse quoi, au juste ? m'a-t-elle interrompu. Elle était dure avec lui, difficile d'affirmer le contraire. Mais de là à la tuer ? Tu te rends compte de ce que tu dis ?

J'ai marqué une pause. Oui, je m'en rendais compte. Et cette partie de moi qui se reprochait d'avoir rigolé lorsque David se faisait pincer les mamelons par des minus qui, à l'heure actuelle, servaient probablement de mules à des cartels de drogues, était consciente d'avoir posé un geste inacceptable. Mais la vérité, dans toute sa laideur, était que le reste de mon être n'en éprouvait aucune honte, aucune culpabilité. J'avais éliminé l'une des pires représentantes de l'espèce humaine et j'étais convaincu que le monde se porterait mieux sans elle. Les regrets sont comme les souris : laissez-en pénétrer ne serait-ce qu'une paire dans votre demeure, et elles se multiplieront à la vitesse de l'éclair, semant leurs excréments de la cave au grenier et griffant l'intérieur des murs jusqu'à ce que vous en perdiez le sommeil et la raison. Je m'étais prêté à ce qu'il convenait d'appeler une « monstruosité nécessaire », sans égard aux conséquences de cet acte sur ma vie, sur celle de David... et sur celle d'Aurélie, bien entendu.

*Aurélie, étendue dans une mare de sang, une cascade de globules rouges sur le couvre-lit vert pomme, sa bouche réchauffée par l'injure sur laquelle elle aura conclu sa misérable existence...*

Un nouveau toussotement a agité mon larynx.

– Qu'est-ce que tu as à tousser comme ça ? a repris Béatrice, agacée.

– Ce n'est rien. J'ai fait brûler quelque chose. De l'ail. Ça sent le diable, ici.

– Encore ? Misère... Quand vas-tu enfin admettre que tu as un trouble d'attention ?

– Ça n'a rien à voir, et de toute façon, j'ai une excuse, me suis-je insurgé. Je préparais mon souper, le bulletin d'informations a débuté, et c'est là que j'ai appris que... enfin...

Je me suis tu, puisque l'aboutissement de ma pensée – *c'est là que j'ai appris que je venais de foutre David dans un pétrin sans fin* – n'aurait pas servi ma cause. Béatrice s'est adoucie, prenant conscience du terrible ébranlement que je vivais, bien qu'elle en ignorât le motif réel. Sa voix a retrouvé la tonalité d'alto qui la caractérisait en temps normal :

– Pardonne-moi de m'être emportée. Je ne peux pas imaginer ce que ça doit te faire. David est ton ami depuis l'enfance, et je sais que tu t'es toujours senti responsable de lui. Avec tous les problèmes qu'il a eus dans sa vie...

Mes yeux se sont mis à chauffer, une réaction qui, cette fois, n'avait rien à voir avec les relents d'ail brûlé. J'ai serré les dents, résolu à ne pas m'enliser dans une tristesse qui n'aurait fait qu'empirer les choses. Mes propres larmoiements me désabillaient encore plus que ceux des autres. J'ai donc bredouillé une excuse quelconque à Béatrice, avant de raccrocher pour fuir ce chagrin auquel je ne pouvais faire face.

– Tu as sûrement beaucoup de travail. On reparlera de tout ça à ton retour.

Elle avait raison : je me considérais comme responsable de David depuis longtemps ; un sentiment viscéral qui avait décuplé avec les années. Et je venais de faillir à ma mission.

Dans quel nouvel enfer l'avais-je plongé ?